



# Réception de Michel del Castillo

DISCOURS DE MICHEL DEL CASTILLO  
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 JANVIER 1998

Mesdames, Messieurs,

Je veux d'abord vous dire ma gratitude et ma confusion.

Gratitude pour l'honneur que vous me faites en m'accueillant parmi vous. Ce n'est certes pas la première fois dans l'histoire de votre institution que vos portes s'ouvrent devant des personnalités, sinon marginales, à tout le moins décentrées : dans ce fauteuil où vous m'appellez à m'asseoir, trois femmes se sont succédé, dont une tout au moins, je pense à Colette, eût mérité de siéger parmi vos confrères de France. Née un demi-siècle trop tôt, elle se heurta aux préventions d'une société exclusivement masculine, si bien que votre geste fut, pour elle, mieux qu'une consolation : une réparation solennelle et un hommage éclatant. En la distinguant, vous honoriez bien entendu la littérature, et la plus raffinée, mais vous preniez date également avec le futur qui a rejoint votre universalité en s'ouvrant largement aux femmes. Avec la troisième de celles que vous aviez appelées, avec Marguerite Yourcenar, vos confrères parisiens, si même ce fut avec réticence, finirent par vous emboîter le pas, reconnaissant que le monde et ses mœurs avaient bel et bien changé.

Quand je m'interroge sur les raisons qui ont bien pu vous inciter à me faire ce signe amical, moi qui habite, depuis la petite enfance, les terres blêmes de l'exil, je me dis que c'est peut-être à cette Europe déracinée par les guerres que vous tendez la main. Vous demeurez ainsi fidèles à votre tolérante hospitalité.

Confusion, Mesdames et Messieurs, d'avoir écouté le magnifique discours de M. Pierre Mertens, notre confrère et mon ami. Ses propos, qui montrent d'abord son talent, m'ont causé une émotion trop vive pour que j'en puisse dire autre chose que : merci. Pour court qu'il soit, je mets dans ce mot une reconnaissance éblouie. Seul un écrivain — mais quel ! — pouvait de la sorte explorer le monde secret d'un autre écrivain, trouver les mots pour suggérer ce qui reste caché au romancier lui-même.

Mesdames, Messieurs,

Je n'aime pas faire des discours. Vous imaginez mon désarroi devant le silence, je veux le croire bienveillant, que vous dressez devant moi.

Ce malaise s'augmente de l'immensité de la tâche qui m'est assignée. Je croyais connaître Georges Duby. J'avais lu ses principaux ouvrages lors de leur parution ; dans ma jeunesse, j'avais étudié les précurseurs de l'école qu'il a illustrée, Henri Pirenne, votre compatriote, le Hollandais Huizinga, l'Allemand Norbert Elias, les deux fondateurs des *Annales* enfin, Lucien Febvre et Marc Bloch. J'avais fait du chef-d'œuvre de Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, mon livre de chevet, et il l'est resté depuis. Quelle n'a pas été ma surprise, en préparant cet hommage, de découvrir, derrière l'auteur dont j'étais vaguement familier, le seigneur campé dans son fief universitaire ouvrant et dirigeant d'innombrables chantiers ! Des articles en anglais et en français, des préfaces et des présentations ; des encyclopédies et des manuels la radio et la télévision ; les textes enfin retailés, recousus, refondus, publiés sous des titres différents.

Georges Duby m'a heureusement tendu la main. Dans *L'Histoire continue*, livre publié en 1991, où il retrace sa carrière, s'explique sur ses méthodes, il s'étonne de découvrir l'unité de son projet : « Il n'est pas moins remarquable que j'en sois encore aujourd'hui à travailler sur un projet esquissé il y aura bientôt quarante ans. Ceci témoigne de la cohérence de l'ouvrage que j'ai poursuivi pendant un demi-siècle. Il forme un tout. » Il indique le mouvement de sa quête, ou, pour reprendre sa métaphore biologique, sa prolifération cellulaire à partir du noyau original, le plan de sa thèse de doctorat. Il signale les trois axes qu'il a suivis : la terre, les

paysans, dont il deviendra l'un des spécialistes incontestés ; la chevalerie, la noblesse, jusqu'à Bouvines et Guillaume le Maréchal ; le pouvoir enfin, sa nature et ses représentations, dans lesquelles il nous faut bien inclure l'Art, qui le légitime, l'exalte et le justifie.

Cette netteté du projet m'a soulagé en simplifiant ma tâche.

Outre la surabondance du matériau, je me heurtai à des scrupules touchant la nature des textes. Un écrivain est-il qualifié pour commenter une œuvre à prétentions scientifiques ? Depuis que les hommes rédigent des chroniques et des annales, l'ambiguïté demeure : ce sont d'abord des récits, mais ils prétendent fixer et rappeler ce qui est arrivé, en un temps daté, vécu par des personnages identifiables. Les scribes qui ont récolté, rassemblé, mis en forme ces événements ne l'ont toutefois pas fait sans arrière-pensées, si bien que nous avons le droit, sinon le devoir, d'y regarder de plus près. « Depuis quelque temps, j'emploie de plus en plus le mot *je* dans mes livres. C'est ma façon d'avertir mon lecteur. Je ne prétends pas lui transmettre la vérité, mais lui suggérer le probable, placer devant lui l'image que je me fais, honnêtement, du vrai. » Saluons cette probité. Nous quittons le domaine du démontrable pour rejoindre celui du relatif. Nous frôlons la littérature. « À l'historien revient, poursuit Duby, cette même fonction médiatrice : communiquer par l'écriture, le feu, la *chaleur*, la *vie même*. Or, ne nous méprenons pas, cette vie qu'il a mission d'instiller, c'est la sienne. » Ici, je ne me sens pas tout à fait dépaysé.

Un engagement si personnel pose bien des questions. Celle-ci, inévitable : puisque la vie instillée dans l'interprétation des sources participe de celle de son auteur, quelle est-elle ? dans quelle atmosphère a-t-elle baigné ? Il ne s'agit pas d'inférer de la biographie à l'œuvre, mais de remonter d'une chronologie à l'autre. Quel air le jeune Duby respirait-il ? Ces interrogations, il n'a, dans son travail, cessé de les tourner. « Ces récits » — les œuvres d'imagination qu'il décide d'étudier en tant que témoignages des mentalités d'une époque — « ces récits m'apprennent davantage, et d'abord sur leur auteur, par ses louvoiements, ce qu'il peine à dire, ce qu'il ne dit pas, qu'il oublie ou qu'il cache ». Une méthodologie qui renvoie au concept de mentalité : « ...nous cherchions à reconnaître, écrit-il, non pas ce que chaque personne tient accidentellement refoulé hors de sa conscience,

mais ce magma confus de présomptions héritées à quoi, sans y prêter attention mais sans non plus le chasser de son esprit, elle fait à tout moment référence. »

Dès lors, nous nous sentons à notre tour autorisés à nous demander quel pouvait bien être, dans son cas « ce magma confus de présomptions héritées à quoi, sans y prêter attention..., il faisait à tout moment référence ».

1919, année de sa naissance. Nous n'avons pas de mal à imaginer l'atmosphère de son enfance, jusqu'à l'âge de onze, douze ans. Journaux, romans, théâtres, cinéma, chansons : un seul mot, hurlé, scandé, martelé : Victoire ! Toute une génération de jeunes hommes qui, avec Barrès, « frémissant jusqu'à serrer les poings du désir passionné de dominer la vie », n'avait cessé de murmurer, serrant les mâchoires : « Y penser toujours, n'en parler jamais » ; ils l'avaient eue, ces jeunes gens, leur Revanche. L'ont-ils savourée ? C'est moins sûr. Car, derrière les clameurs, derrière les fanfares, un gémissement lent se propage dans tout le pays : il porte la plainte du million de jeunes hommes enterrés dans la boue des tranchées, des centaines de milliers d'estropiés et d'amputés. Comment le jeune Duby n'entendrait-il pas ce lamento d'un peuple exténué, ni ces invectives furieuses : « Plus jamais ça ! »

Victoire plus qu'ambiguë : amère et désespérée. Absurde surtout.

« La terre et les morts », avait scandé la voix fiévreuse et cajoleuse de Barrès. Il les avait, ses morts : une gadoue de chairs broyées et d'ossements délavés. Plus insensé, un autre cri jaillit dans l'adolescence de Duby, vers 1930 ? poussé par les cohortes d'anciens combattants : « Debout les morts ! »

« ... les hommes de ma génération, profondément marqués par ce qu'on leur avait raconté de la Grande Guerre, écoeurés par cette nouvelle guerre aussi absurde, dont ils prévoyaient l'éclatement, et qui effectivement éclatait, les écrasait, n'étaient-ils pas aussi fermement convaincus que l'histoire a un sens. » On comprend leur scepticisme.

« L'histoire que je vais raconter débute en 1942, à l'automne. C'est la guerre. Elle est entrée dans sa phase la plus amère. Je viens d'être agrégé. J'enseigne dans un lycée de province l'histoire et la géographie à des jeunes gens. Mon intention ferme est de ne pas en rester là, et j'ai décidé de préparer une thèse de doctorat. » Georges Duby aura vingt-trois ans dans quelques semaines. Justement ambitieux, bien décidé à ne pas s'empêtrer dans la filière universitaire dont il connaît les

embûches, il met tous les atouts de son côté. Jean Déniau, son maître, qui lui a donné le goût de l'histoire et plus précisément de celle du Moyen Âge, lui choisit comme patron de thèse Charles-Edmond Perrin, mieux introduit dans le sérail, c'est-à-dire en Sorbonne. Toujours scrupuleux, Duby ne cache rien de ces jeux d'influence. Il ne dissimule pas davantage le nom de celui qui a eu, sur son orientation, une influence décisive, Marc Bloch. « La Société féodale *me marqua jusque dans ma façon d'écrire.* » Le nom de l'ancêtre reviendra.

Mesdames et Messieurs,

Pourquoi relever d'emblée cette date, 1942, l'amertume de la période ? Parce que Duby lui-même, retraçant son évolution, insiste sur ce qui, par-delà les événements, cette écume, porte le mouvement lent des sociétés. Ce professeur de vingt-trois ans est un bûcheur, agrégé à un âge où, aujourd'hui, des bataillons d'élèves s'obstinent à préparer un improbable baccalauréat. On reste confondu par l'étendue de ses curiosités. Il a lu l'entière collection de la revue fondée par Lucien Febvre et Marc Bloch, ces *Annales* qui ont révolutionné l'historiographie française. C'est aussi un sensible : avec Stendhal, Chateaubriand, avec les romans qu'édite la N.R.F., il prolonge son apprentissage. Autour de Mâcon, ville où il a passé son enfance et poursuivi ses études secondaires, il visite les abbayes et les monastères, amoureux déjà de cette architecture romane qu'il célébrera plus tard. Cette Bourgogne est aussi le berceau de ses deux grands-parents, faut-il le préciser ?

Il arrive que certains hommes mettent des années à se trouver Georges Duby, lui, nous apparaît entier dès sa jeunesse.

« La terre ne ment pas » : sur les Français vaincus, humiliés, la formule fait mouche. Elle est poétique, c'est-à-dire fumeuse. Collines, vallons, prés et bois ne trompent pas, on l'admettra sans peine. Dépasse-t-on l'apparence, la plus bucolique des campagnes dévoile l'exploitation. Servitudes, corvées, dîmes et prélèvements, fléaux et calamités : explorant pour sa thèse ce territoire autour de Cluny, l'étendue d'environ un demi-département, c'est cette suite de ruses et de violences que le jeune Duby découvre. Qui dit conflit dit mouvement, donc Histoire : « Ici, dans cette nuit, dans cette indigence tragique et dans cette

sauvagerie, commencent, pour des siècles, les victoires de la pensée de l'Europe » — ce sont les derniers mots, admirables, de l'An mil.

En ces temps de privations, 1942-1943, la terre redevient un refuge. On se tourne vers elle, on s'y cache. Qu'on ne se méprenne pas sur mon propos : pas de cause à effet dans mon esprit. De simples affinités : une capitale d'opérette, Vichy, une gérontocratie nostalgique d'un passé idéalisé ; un pays désarticulé, abasourdi par une défaite humiliante : dans cette atmosphère de frilosité, de lassitude et de peur, le jeune Duby s'enfuit, lui aussi, dans la terre.

Il suffit de rouvrir n'importe quel livre de Bernanos pour retrouver la colère, la rage de cette jeunesse de France enterrée dans la boue en 14-18, couchée parmi les rats dans la puanteur des cadavres entassés au fond des tranchées. Ils sont, ces jeunes fantômes, sortis de l'enfer hébétés, sonnés, pour découvrir que l'arrière buvait des cocktails exotiques en dansant le charleston. Ce qui est mort à Verdun, au Chemin des Dames, c'est le sentiment vécu de la nation, la foi en une appartenance commune. Rappelez-vous les mots de Georges Duby sur sa génération : *absurde... écoeurement... écrasait* ; ils expriment tous ce sentiment de déréliction.

En 1942-1943, quand il élabore le plan, organise et range le fichier de ce qui deviendra sa thèse, *La Société aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles dans la région mâconnaise*, Georges Duby vit, lui aussi, déboussolé ; doublement, si j'ose dire, par l'isolement du présent, par la poursuite du passé. « Ce que je cherchais dans mes courses à travers les champs et les bois, c'était une bonne prise, concrète, sur le réel, pour m'assurer. » S'assurer dans son enquête, bien sûr, mais le mot en contient deux : *quête* et *en* : une recherche de soi donc. Il cherche à sentir et à penser avec ces hommes qui, voilà plus d'un demi-millénaire, habitèrent ces lieux, ouvrant avec des outils dérisoires des sillons dans la terre, semant et moissonnant ; des hommes qui aimèrent, souffrirent, moururent. « Nous sentions l'urgence de pousser au-delà, du côté de ces forces dont le siège n'est pas dans les choses, mais dans l'idée qu'on s'en fait et qui commandent en vérité de manière impérative l'organisation et le destin des groupes humains. »

Ces rapprochements peuvent paraître gratuits : Georges Duby lui-même pourtant les établit, à cette nuance près qu'il les déporte dans le temps, les pousse vers les années de son assise professionnelle, 1950-1960, déplacement qui ne

manque pas d'intérêt, tout comme les explications dont il l'accommode. Ainsi le goût pour ces siècles éloignés découlerait, nous dit-il, de l'urbanisation massive, de la nostalgie induite par un mode de vie anonyme, aseptisé. De la même manière, ses travaux sur la France rurale trouveraient pour partie leur origine dans le désir que lui-même et bon nombre de ses collègues auraient eu d'aider, par leurs recherches, les peuples du tiers-monde, dépendants de leur agriculture. Dans ce catalogue d'intentions pieuses, même la guerre d'Algérie figure, avec ses tortures et ses massacres...

Mesdames et Messieurs,

L'usage admet que le discours d'hommage comporte des épines. Je ne les glisse toutefois pas pour respecter les lois de la rhétorique académique. J'ai choisi de réfléchir devant vous à voix haute et ne puis taire mes hésitations. Je vous dis donc tout net : je tiens ces belles déclarations d'humanisme pour des concessions à la mode.

Les nostalgies bucoliques, la célébration des vertus paysannes opposées à la déliquescence et à la perversion des villes, ces poncifs ne datent pas des années 60. Ils imprègnent les années 30, ils s'épanouissent au lendemain de la défaite. Non que l'œuvre de Georges Duby participe de cette mystification. Mais les justifications qu'il donne, après coup, à sa vocation me semblent illusoire. Point n'était besoin de la guerre d'Algérie et de la torture pour se tourner vers la terre : il y était depuis l'enfance, je crois l'avoir montré ; il s'y accrochait quand tout, autour de lui, vacillait. « Je jugeais nécessaire ce commerce étroit, prolongé, charnel avec la terre. » Est-ce assez net ? Seulement, c'était en 1942-1943, non en 1960. Ne vous semble-t-il pas étrange qu'un historien, soucieux par vocation et par méthode, d'éviter tout anachronisme, ne vous semble-t-il pas bizarre qu'il y succombe de manière si naïve, innocente presque ? Jugez vous-même : « ...la part amère que nous prenions alors au drame de l'Algérie et qui nous portait, comme pour venger l'honneur souillé par les tortures et les mensonges, à recueillir les débris des cultures écrasées, à nous demander si, dans l'Europe médiévale, les cultures paysannes n'avaient pas été elles aussi rabotées par l'orgueil et la cruauté des riches,

des savants et des puissants. » Si les bons sentiments ne suffisent pas à faire de la bonne littérature, ils ne font pas non plus, j'en ai peur, la meilleure introspection.

En réalité, le jeune Duby continue d'habiter un autre temps, qui a modelé son esprit et imprégné sa sensibilité : de quoi bavarde-t-il avec son maître de thèse, Charles-Edmond Perrin, lors des visites qu'il lui rend dans ce Paris qu'il qualifie de « sinistre », celui de l'occupation ? « Nous parlions, ou plutôt il parlait, revenant sans cesse sur la même histoire, son épopée, la guerre de 14-18. » Cela n'est pas pour nous étonner. Il s'agit en vérité d'une seule histoire, dont Verdun ne fut peut-être, longtemps après Bouvines, que la sanglante ordalie, le jugement de Dieu d'une Europe des nations jouant son destin à pile ou face. La longue Histoire dont Georges Duby deviendra l'un des maîtres, le jeune thésard la vit donc dans sa chair et dans son esprit.

Hasard ou nécessité ? En 1944, dans Lyon en proie à une répression proprement enragée, dans Lyon où Georges Duby vient d'être nommé professeur, son destin croise celui de son maître spirituel, Marc Bloch, dont on retrouve le cadavre supplicié, jeté avec des dizaines d'autres dans une fosse. Point de jugement, moins encore de blâme : Georges Duby a survécu, est-ce une faute ? Mais il éprouvera à la pensée de ce corps torturé la démangeaison qui gratte encore la mémoire française. Quand des procureurs se lèvent pour reprocher à Lucien Febvre d'avoir, contre vents et marées, poursuivi la publication des *Annales*, — et soyez sûrs que ces accusateurs ne furent pas en majorité des combattants —, Georges Duby a du mal à conserver son sang-froid : « Des gens qui ne savent pas ce que c'était que tenir bon sous la botte allemande pour ne pas baisser pavillon, lui reprochent son acharnement à maintenir les *Annales* en vie pendant l'occupation. On l'oppose à Marc Bloch dont on amplifie le rôle tandis que l'on minimise le sien. » Vous aurez senti le frémissement du ton, sa colère mal contenue : le reproche, diffus, vague, n'est-il pas celui qu'au secret de son cœur la société française en son entier s'adresse ou fuit ? Elle n'a pas été majoritairement héroïque ; aucune société ne l'est : on l'inonde de récits épiques, on lui montre en exemple ces combattants de l'ombre qu'on élève au-dessus d'elle comme aux siècles passés l'Église brandissait les images de ses saints. Les incantations de de Gaulle, acharné à le hisser au-dessus de lui-même, la prosodie funèbre d'un

Malraux, cette poésie magnifique ne parviendront pas à le persuader, ce vieux peuple rompu, qu'il a bien été l'acteur de cette geste admirable.

« ...Althusser me passionnait lorsqu'il désignait l'idéologie comme une illusion inéluctable au sein de toute formation sociale. » Je saute les étapes, j'ai l'air de camper déjà au Collège de France où, appelé par Braudel, Georges Duby, n'arrivera que vingt-cinq ans plus tard, en 1970. Je souhaite seulement montrer que ces illusions inéluctables sans lesquelles aucune société en effet, faute de se penser, ne survit, mon prédécesseur n'avait pas attendu Althusser pour y succomber. La plus durable aura été le marxisme, qu'il a eu l'élégance de ne pas renier, revendiquant au contraire « ce prodigieux instrument d'analyse ». Il poussera d'ailleurs loin cette coquetterie, citant, non seulement Marx et Engels, mais aussi Lénine, dont le génie philosophique ne me semble pourtant pas éclatant.

Quelle originalité y avait-il à embrasser le marxisme en 1945-55, décennie glorieuse pour le P.C.F., qui peu ou prou influençait toute l'intelligentsia française, à commencer par l'Université ? Ce n'est pas une critique, tout juste un constat : le marxisme était l'air du temps. Rien que de naturel, pour un historien, de le respirer, de l'étudier. Georges Duby n'a pas été membre du Parti, il n'a donc pas eu à se renier. Ses déclarations ne font que conforter ce que nous devinons : écrire l'Histoire, c'est l'interpréter. Se situer soi-même dans l'Histoire qui se fait avec ou sans nous, cela revient à s'inventer des justifications. En ce domaine, la morale n'intervient pas et il n'y a pas lieu à juger ni blâmer. Chacun se forge ses illusions. Tout au plus peut-on tenter de les dissiper.

« Promu docteur, je me carrai presque aussitôt dans une chaire d'université, comme un seigneur, et d'autant plus confortablement que le fief se trouvait sur les confins, loin de Paris et de ses intrigues. » À Aix-en-Provence, Georges Duby entre dans la phase la plus féconde de sa longue carrière.

Si son premier ouvrage, paru en 1958, s'intitule *Histoire de la civilisation française*, cela relève encore d'un hasard nécessaire : le livre rejoint la mythologie gaullo-romaine. Il constitue le premier moment d'une longue méditation sur la France, non plus celle des palais et des chancelleries, mais celle qui regarde l'émergence du caractère national, forgé d'abord dans le paysage, autour des monastères et des châteaux. Une gestation millénaire, sans cesse menacée, reprise avec ténacité. Un projet ? Duby parlera d'une suite de hasards : la loi de succession des Capétiens

qui, de mâle en mâle, assure la stabilité de l'institution ; la position du domaine royal, autour de Paris, qui bénéficiera de l'essor de la croissance européenne. Sans l'existence de ce sol fécond, situé au carrefour de toutes les influences, rien n'eût été possible, ni l'éclosion magnifique des abbayes et des cathédrales, ni le foisonnement des écoles et des idées.

On en revient à la terre sur laquelle, durant près de dix ans, Georges Duby continue de se pencher, tentant de comprendre ces paysans qui obsédaient sa jeunesse. Interrogations qui culminent dans *Guerriers et paysans*, paru en 1973, et qui, nourri d'une érudition vertigineuse, n'en reste pas moins alourdi à mes yeux — pourquoi cacherai-je mon sentiment ? — par le poids trop visible de la méthode marxiste, de ses deux concepts clés, le mode de production et la lutte des classes. Non qu'ils soient faux ou inadéquats : s'adaptent-ils parfaitement à la réalité qu'ils décrivent ? Duby lui-même a émis des doutes. Mais il fait mieux : c'est de cette même année 1973 que date ce pur chef-d'œuvre, tant dans sa forme que par son fond, *Le dimanche de Bouvines*, où le récit, les récits devrais je dire, d'une bataille, livrée un dimanche de juillet, en l'an de grâce 1122, sert de prétexte à la plus magnifique reconstitution d'une société. Prouesse, largesse, honneur, l'imaginaire d'un groupe social, celui des chevaliers rassemblés en bandes autour de leurs seigneurs, cet imaginaire est analysé, décortiqué, démantelé avec une gourmandise d'ogre. Rien n'échappe à sa voracité, ni ce qu'une bataille signifie pour ces hommes-là, l'ultime recours, un pari fou, un acte sacramental, accompli sous le regard de Dieu qui devra trancher ; un renoncement aux joies de la guerre, jeu saisonnier de ces bandes de jeunes loups affamés de pillages et de rançons. Et les tournois, non ces duels singuliers du cinéma hollywoodien, mais ces batailles rangées qui opposent des bandes rivales, Angevins contre Normands, accourues de partout en une sorte de foire gigantesque ; le courage, qui est d'abord la solidarité de caste — ne pas tuer les chevaliers, ne pas s'exposer, ne pas risquer de mourir, mais envoyer au massacre la piétaille méprisée, les mercenaires honnis qu'on place en première ligne et qu'on déteste d'autant plus que, payés pour mourir et dispenser la mort, ils bafouent les règles de l'honneur en menaçant de tuer les chevaliers. Pour caractériser cette société de bêtes fauves, superbes de jactance naïve et d'innocente cruauté, l'épithète *grumeleuse* revient tout au long du livre, suggérant cette agglutination, cette promiscuité, cet « amour » que les individus

composant ces troupes instables se vouent les uns aux autres : besoin de se serrer, de se réchauffer, de se protéger, de se défendre. Ce sentiment fait le meilleur d'eux-mêmes, leur fidélité, il désigne le crime entre tous impardonnable, la trahison et la félonie. Point de grille de lecture universelle dans ce *Dimanche de Bouvines* : mais le plaisir de conter, de peindre avec des couleurs qui gardent l'éclat des enluminures.

On peut penser que Georges Duby a gardé la nostalgie de cette joie d'animer, de faire vivre, puisqu'il retourne, onze ans plus tard, à ce monde d'hommes magnifiques et cruels, ces rapaces altiers, cuirassés de la tête aux pieds et qui vont, buvant et ripaillant, de défis en tournois, jeux autrement dangereux pour eux que la bataille, car ils y risquent leur vie. Ce sera *Guillaume Le Maréchal ou Le meilleur chevalier du monde*, paraphrase d'un récit commandé par le fils du héros pour perpétuer la mémoire de l'ancêtre, magnifier le lignage. Duby démonte, une pierre après l'autre, ce cénotaphe de mots avec une piété lente, admirable requiem de la chevalerie, de ses grandeurs et de ses vices.

Mesdames, Messieurs, chers Confrères,

C'est cet écrivain-là que vous avez voulu honorer en l'appelant à siéger parmi vous. Et à ceux qui s'interrogent sur ce qu'est un écrivain, je demande d'écouter ces quelques phrases ; elles ouvrent la description minutieuse, solennelle, de l'agonie du Maréchal, qui entre dans la mort en respectant chaque étape de ce qui était alors une liturgie. Écoutez, et dites-moi si vous n'entendez pas la musique d'un authentique écrivain « ...suivons pas à pas, dans les détails de son déroulement, le rituel de la mort à l'ancienne, laquelle n'était pas dérobade, sortie furtive, mais lente approche, réglée, gouvernée, prélude, transfert solennel d'un étant dans un autre état, supérieur, transition aussi publique que l'étaient les noces, aussi majestueuse que l'entrée des rois dans leurs bonnes villes. La mort que nous avons perdue et qui, peut-être, nous manque ».

Le temps me fait défaut pour vous parler de ce qui me tient le plus à cœur : les textes d'abord publiés par l'éditeur d'art Skira, parus ensuite sous le titre *Le temps des cathédrales*, dernier élément de cet imaginaire du féodalisme, qui répartit la société en trois ordres, correspondant aux trois fonctions — nourrir, combattre,

prier —, rangés en une procession liturgique, elle-même reflet de la hiérarchie céleste. « L'ordre, commente Duby, est ainsi le fondement sacralisé de l'oppression. » Avec saint Paul et saint Augustin, Tertullien ne disait pas autre chose : « L'autorité de l'Église institue la différence entre l'ordre et la plèbe. »

Cette oppression sacralisée va, avec Cluny, avec saint Bernard, avec l'abbé Suger surtout, ce haut intellectuel qui pense et organise l'espace de la basilique royale de saint Denis, qui distribue et répartit la lumière afin que sa clarté se répande en suivant la course du soleil dans le ciel, elle va, cette oppression sacralisée, produire des images d'une splendeur saisissante. De Reims à Chartres, de Bourges à Paris, au cœur du domaine royal, surgit cet art gothique que Duby nomme royal, parce qu'il démontre l'idée que ses bâtisseurs se faisaient de l'univers, de son harmonie, de sa musique silencieuse, pour citer saint Jean de la Croix : *la música callada, la soledad sonora*, la musique muette, la solitude sonore. Et parce que, par son sacre, le roi participe d'une double nature, humaine et surnaturelle, où l'ordre et la paix s'incarnent, les cathédrales exalteront sa puissance. On touche du doigt l'ambiguïté de l'art, la nature équivoque de ses liens avec le pouvoir. Instrument entre les mains des puissances, superstructure au sens marxiste ? Duby, dans *Les trois ordres*, n'est pas loin de le croire. Observant de plus près, étudiant le mouvement des statues, scrutant leurs sourires ironiques, il ne tarde pas à s'apercevoir que ces images bougent, qu'elles échappent aux intentions qui les firent naître, qu'elles s'émancipent et se délivrent. « L'amorce, note Duby, d'un tournant majeur, le passage d'une religion rituelle et liturgique — celle de Charlemagne, celle encore de Cluny — à une religion d'action et qui s'incarne, celle des pèlerins de Rome, de Saint-Jacques et du Saint-Sépulcre, celle bientôt des croisés. Au sein des terreurs et des fantasmes, une toute première perception de ce qu'est la dignité de l'homme. »

Cette petite phrase introduit, dans la manière qu'a Georges Duby de déchiffrer l'Histoire, une autre grille de lecture, fort éloignée du marxisme puisqu'elle reconnaît au christianisme une vocation d'Histoire, issue de l'Incarnation, un appel au mouvement, une ouverture aux joies du monde, une capacité enfin à s'ouvrir au sourire de la femme, à sa tendresse, à s'ouvrir, avec François d'Assise, aux plantes et aux oiseaux, à toute la création.

Je retourne à ce noyau original, sa thèse de doctorat, d'où, dit-il, tout est sorti, je reviens à l'époque et aux circonstances, 1942-43, où le projet mûrit. On peut, certes, penser que la date et les circonstances relèvent du hasard. Lui-même nous avertit pourtant : « Les faits sont relatifs. » L'essentiel se passe ailleurs, dans l'interprétation, qui, ajoute-t-il, a besoin de l'imagination, « inévitable, indispensable magicienne ».

Que ranimait-elle, cette fée, en cette période amère de l'occupation ? Un monde évanoui dont il ne reste que des épaves, une société disparue depuis des siècles, tout un peuple de défunts. La terre et les morts, vus, non plus avec le regard trouble de la nostalgie, mais dans leur effort, dans leur persévérance. Un siècle après l'autre, ces générations ont patiemment édifié la France et, même, une certaine Europe, celle de la chrétienté latine. La nouvelle Histoire, si brouillée avec le sens, si fâchée contre le messianisme de l'ancienne, ne le retrouvait-elle pas, ce sens, plus long à se dégager, caché sous les événements, mais inséparable du destin des hommes ? Ne dispensait-elle pas, de manière insidieuse, la consolation des défaites, des massacres et des charniers, en nous installant dans la respiration d'un temps en apparence immobile ?

*Il sogno della Storia – Le songe de l'Histoire*, tel est le titre donné en italien aux entretiens que Georges Duby avait eus avec Lavreau, et c'est un peu dans ce songe que j'ai voulu vous introduire. Mais, penserez-vous, l'objectivité de ces recherches, la vérité ? Je vous rassure : je crois tout vrai de ce que les hommes inventent ou créent, racontent ou démontrent ; je crois tout vrai de ce qui les aide à vivre. Elles sont donc vraies, irrécusables, les images qu'un jeune Français a caressées pour se consoler de l'amertume d'une victoire absurde et d'une défaite plus cruelle encore — elles restent vraies pour tous ceux qui y découvrent des raisons d'espérer.

Copyright © 1998 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

*Réception de Michel del Castillo. Séance publique du 24 janvier 1998. Discours de Michel del Castillo* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1998. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >